**Marc IV, 35-41 : La tempête apaisée**

C’est une lecture de l’évangile de Marc qui nous est proposée tout au long des dimanches de cette année 2018. Les 3 évangiles que l’on appelle synoptiques - Matthieu, Marc et Luc – ont des éléments de similitude très forts. Ils puisent aux mêmes sources. Ils ont le même objet. Mais parmi ces 3, Marc est probablement celui dont le témoignage nous rapproche le plus de l’atmosphère des temps évangéliques. Il est sobre. Il est bref. Il est clair. Emile Osty, un exégète catholique, disait de l’évangile de Marc : « Il est de beaucoup le plus vivant, le plus direct, le plus près de la réalité, le plus spontané, celui qui subjugue par son accent d’absolue sincérité… on peut dire que partout la vie y frémit… qu’elle y circule à torrent. ». Marc est aussi celui des évangélistes qui parle le mieux de l’humanité de Jésus. Il n’hésite pas à nous montrer un Jésus soupirant, en colère, excédé parfois mais aussi compatissant, pris d’affection pour un homme riche, ouvert et accessible à l’affection des foules.

Le texte dans lequel je vous propose d’entrer ce matin est très symptomatique de ce que représente Marc. C’est un texte court et ramassé. Il se présente avec une économie de mots pourtant il décrit une riche succession de rebondissements. Il y a de la vie. Il est direct. Il est spontané. C’est un texte qui relève à la fois du récit et de la parabole. Le récit renvoie à l’événement, à l’histoire, à la chair des hommes ; la parabole renvoie au sens, à ce qui est au-delà des actes et des mots. C’est une superbe histoire qui donne à penser, qui donne à vivre, qui donne à se battre et à aimer.

Pour ma part, je retiens 3 moments importants, décisifs, au cours desquels se jouent de véritables enjeux de vie, à la fois pour les disciples dans leur histoire avec Jésus et pour nous dans notre relation avec aujourd’hui, avec le sens de notre actualité et de notre histoire. Il s’agit de ces trois moments, 3 séquences, qui s’articulent autour de 1) la tempête, 2) du coussin pour dormir et 3) de l’exhortation finale ; exhortation à ne pas en rester à la peur.

**Passons sur l’autre rive**

Je vais revenir sur chacun de ces moments, mais je voudrais d’abord noter dans le récit de Marc un élément de contexte qui étrangement nous renvoie à notre propre contexte social, politique. Celui que vous connaissez dans l’Océan indien et celui que nous connaissons en Europe. Marc nous dit **que Jésus voulait changer de rive**. Imaginez la scène. La réputation de Jésus s’est répandue comme un feu de paille. On vient le voir de partout. Il parle. Il enseigne. Il guérit. Cette activité le vide, l’épuise, au point qu’il souhaite se protéger. « Passons sur l’autre rive ! ». Alors, Jésus et ses disciples traversent la « mer » pour gagner un territoire étranger. Quelque chose d’impératif les empêche de rester là où ils sont. Ils doivent partir et traverser. Ils passent sur une rive inconnue, étrangère, dont ils pensent qu’elle va pouvoir leur apporter autre chose, du soulagement, une forme de paix. Elle est là l’humanité profonde de Jésus. Sur les bords de cette mer, Jésus et ses disciples sont comme tous ceux qui espèrent en regardant l’autre rive. Ils espèrent que là-bas, de l’autre côté, la vie sera meilleure, qu’il y aura une place pour eux, qu’ils pourront exister. Ce n’est certainement pas de gaîté de cœur qu’ils abandonnent sur leur propre rive tout ce qui jusqu’à présent a constitué leur histoire, leur identité, leur humanité. Partir, c’est laisser derrière soi sa vie. Ils partent avec la crainte et l’angoisse chevillées au corps. Ils ne savent pas ce qu’ils vont trouver ! Ils partent également avec une grosse dose d’espoir. Ils espèrent que là où ils arriveront, même s’ils n’y sont pas invités, ils seront accueillis comme des humains, avec dignité, avec humanité.

**La tempête**

 La toile de fond étant dressée, je reviens aux 3 séquences qui rythment l’événement. La première, c’est la tempête. Très vite, les choses vont en effet se gâter. Un coup de vent se lève et voilà que la traversée qui s’annonçait paisible va tourner au véritable cauchemar. La tempête que rencontrent les disciples ressemble à toutes les tempêtes que nous pouvons rencontrer lorsqu’un inattendu tragique fait irruption dans nos existences. Nous sommes nombreux à avoir connu ces moments de la vie où nous pensions que tout allait bien, que tout serait facile et puis patatras ! Voilà que l’inattendu, l’imprévisible intervient avec une violence insoupçonnée. C’est la maladie, le deuil, la rupture dans la famille ou dans le couple. Il y a dans l’image du vent qui se lève et des vagues qui menacent l’embarcation, la métaphore de tout ce qui vient bouleverser nos existences fragiles. La tempête que vivent les disciples, c’est l’image de ce qui vient nous bouleverser au plus profond. La tempête, c’est ce qui nous touche et nous fait vaciller au niveau de l’intime mais c’est aussi ce qui nous touche et nous fait vaciller au niveau du communautaire. Combien d’Eglises, combien de communautés ont été rendues fragiles parce que l’inattendu est venu les percuter. Un inattendu qui peut prendre des formes extrêmement variées : un pasteur qui s’en va, un conseil qui hésite, un projet qui tarde à voir le jour. C’est dur ensuite de reconstruire. La tempête laisse des traces.

La tempête, c’est ce qui nous menace au plus profond, c’est ce qui nous agresse dans nos vies. C’est ce qui remet en cause la paix et qui nous donne à penser que c’est perdu. Les disciples dans leur embarcation pensent que tout est perdu ! Ils ont peur. Notez bien que ce n’est pas parce qu’ils sont proches de Jésus qu’ils sont épargnés de la peur et de la tempête. Suivre Jésus, croire en cet homme de Nazareth, ne les met pas à l’abri du risque et de la catastrophe. Comme tout le monde, ils connaissent la peur, l’angoisse, le sentiment d’être perdu et abandonné. Il n’y a rien de magique dans le fait d’être à coté de Jésus. Cela ne les exonère certainement pas d’être des humains, pleinement humains, soumis comme tous les humains à l’angoisse et la peur.

**Le coussin**

La deuxième séquence, je la situe autour de ce coussin sur lequel Jésus pose sa tête pour dormir. C’est une situation complètement paradoxale. Dans cette embarcation, les disciples sont complètement perdus, affolés et Jésus dort ! Imaginez. Les éléments sont démontés, les disciples sont affolés et Jésus a trouvé un coussin sur lequel il a posé sa tête. Il dort ! C’est une des images fortes de ce texte. Le coussin de Jésus c’est la métaphore de l’homme qui, quoiqu’il advienne, se sait gardé. Je pense ici à la figure du berger. Le berger, celui qui garde, c’est une très belle image de la bible pour parler de Dieu. Le psalmiste chante les louanges du « Seigneur qui te gardera de tout mal ; il gardera ta vie ; il gardera tes allées et venues dès maintenant et pour toujours ». **Jusque dans son sommeil, Jésus sait qu’il est gardé**. Jusque dans la pire des tempêtes, il sait que quelqu’un veille. Elle est là sa force. Elle est là sa tranquillité ; sa sérénité. Il sait qu’il y a un berger qui veille. Et parce qu’il se sait gardé, il peut poser sa tête sur un coussin, il peut s’abandonner. C’est ce qui rend les disciples furieux. Mais ils se méprennent sur la tranquillité de Jésus. Ils la prennent pour de la passivité, pour de l’abandon. Ils n’ont pas compris qu’être gardé pour Jésus, ce n’est pas renoncer, ce n’est pas reculer, ce n’est pas se soustraire à la réalité, c’est au contraire entrer pleinement dans la confiance ; c’est dire oui, un oui massif, absolu, à celui qui garde ; c’est vivre la vie sur un mode actif, celui de la confiance. Le coussin de Jésus est ici la métaphore de la confiance absolue. C’est beau la vie quand on fait confiance ; c’est beau quand on se fait confiance ; c’est beau de pouvoir dire oui à un frère, à une sœur ; c’est beau à travers ce oui de pouvoir lui dire : « tu peux poser ta tête sur un coussin, je suis là pour te garder autant que je peux compter sur toi pour me garder ». Jésus se sait gardé, il peut s’abandonner ! Mais pour Jésus s’abandonner, ce n’est pas abandonner, c’est annoncer et inaugurer un monde de confiance et de fraternité !

**L’exhortation finale**

La troisième séquence, c’est la séquence de l’exhortation finale. Une exhortation qui s’adresse d’abord aux éléments puis aux disciples. Jésus est réveillé par les disciples. Il menace le vent, il parle à la mer et il s’adresse à ses disciples : « Pourquoi êtes-vous peureux ? ». Manifestement, Jésus est étonné de ne pas rencontrer chez ses disciples le niveau de confiance que lui-même éprouve. Mais il n’en reste pas là. Le reproche prend alors la forme de l’appel, de l ‘exhortation, de l’incitation, de la pédagogie pourrait-on dire : « N’avez-vous pas encore un peu de foi ? », leur dit-il. Jésus vient chercher chez ses disciples ce qui brûle encore. Il vient les sortir de leur angoisse et de tout ce qui les distrait de l’essentiel. Jésus sait que l’angoisse est un obstacle ; il sait que les tensions, le stress, la zizanie sont des raisons qui vont les empêcher de vivre, de croire, d’aimer. Il sait qu’ils sont fragiles, mais c’est pourtant avec cette fragilité-là qu’il veut continuer la route avec eux. Il a besoin d’eux sur le chemin de ce qu’il appelle le Royaume. Alors, il les appelle ; il les stimule ; il réveille en eux la capacité qu’ils ont de croire, de faire confiance, d’aimer. Il sait qu’ils ont des ressources énormes pour faire face à toutes sortes de tempêtes. Il sait qu’ils peuvent être eux-mêmes des gardiens ; les gardiens de ceux qui sont fragiles ; les gardiens de leur frère et de leur sœur ; les gardiens de la paix, là où elle est menacée ; les gardiens de la dignité pour les humains, là où elle est bafouée ; les gardiens d’un monde réconcilié.

\* \* \* \* \* \* \*

Quoi qu’il advienne, vous êtes gardés. Vous pouvez en confiance vous abandonner. Pourtant n’abandonnez pas les raisons profondes de vivre, de croire, d’aimer. C’est aujourd’hui, l’exhortation venue de l’homme de Nazareth ! Celui qui, quoiqu’il advienne, se sait gardé !

Amen